Texte 1

M. ou Mme X

à

Monsieur le Ministre de l'Education Nationale

Monsieur le Ministre,

Professeur de lettres exerçant en collège (ou en lycée), j'ai décidé de vous écrire, car je crois au rôle crucial de ma discipline dans l'enseignement secondaire et en sa valeur. Je me tiens à l'écart des luttes partisanes et des positions institutionnelles ou idéologiques que d'aucuns cherchent à défendre. Mon seul souci est celui des élèves.

Les " réformateurs " de l'enseignement des lettres, pour exiger l'évolution de son enseignement, évoquent les progrès de la didactique. Quand on connaît les dégâts provoqués par certaines expérimentations didactiques encore en usage dans les classes pour l'enseignement de la langue, il paraît prudent de freiner des ardeurs philonéistes : la " méthode semi-globale " est chez certains enfants un obstacle à l'apprentissage de notre langue syllabique ; le décloisonnement de l'enseignement de l'orthographe et de la grammaire au collège a fini de ruiner ce que la baisse des horaires consacrés à la lecture et à l'écriture au primaire avait inauguré, à savoir la production d'un " nouveau public scolaire " de plus en plus illettré. Comme les " progrès " de la didactique du français ont rendu impossible la lecture de textes littéraires plus difficiles dans leur syntaxe, pense-t-on sérieusement que les " progrès " de la didactique de la littérature vont venir réparer ce que les premiers ont mutilé ? Il est raisonnable de penser que les " progrès " de la didactique de la littérature, faits de bric-à-brac (séquences managériales, jargon communicationnel), rendront son enseignement impossible dans 3 ou 4 ans. Il ne restera dès lors plus qu'à supprimer de fait l'enseignement de la littérature au profit d'un objectif de communication, comme certains pays – le Danemark, les Pays-Bas, la Communauté flamande de Belgique s'y sont déjà engagés - et le tour sera joué.

A l'heure où l'on parle tant de la construction d'un peuple européen, tournons-nous plutôt vers ce qui se fait de mieux chez nos voisins, ou dans l'espace francophone. Certains pays plus avisés n'ont pas hésité à revenir en arrière sur les " progrès " de la didactique : le Québec, la Suisse francophone, la Communauté française de Belgique.

Une " rumeur " annonce que la nouvelle EAF reprendrait un texte de 1994, et une association de professeurs qui refuse de s'appeler " de lettres ", d'ailleurs divisée et en perte de vitesse, de s'en affliger, au nom d'un progressisme aveugle qui ressemble plus à du " bougisme ". Mais alors que dire de cet exercice issu de la rhétorique du 19ème siècle, le sujet d'invention, qui formait les élèves au souci du bien écrire, selon des codes prescriptifs et " fossilisants " que les écrivains de la seconde moitié du siècle ont fait exploser – sujet d'invention sur lequel Proust ironisait et que cette même association de professeurs a contribué à ressusciter ? A ce jeu de dater l'origine des sujets de la future EAF, on se demande qui est le plus rétrograde ! En réalité en la matière, sachons écouter Hannah Arendt : " Il me semble que le conservatisme, pris au

sens de conservation, est l'essence même de l'éducation, qui a toujours pour tâche d'entourer et de protéger quelque chose – l'enfant contre le monde, le monde contre l'enfant, le nouveau contre l'ancien, l'ancien contre le nouveau. " Les " réformateurs " poursuivent leur plaidoyer pour une adaptation de l'enseignement de la littérature à l'" air du temps ", en mentionnant les " avancées de la recherche universitaire " et les " progrès de la réflexion didactique ", censés " répondre aux besoins culturels d'un nouveau public scolaire ". Ainsi l'étude des avant-textes et autres brouillons d'auteurs, exigée par les nouvelles instructions officielles de Seconde, de même que la perspective socio-critique engagée sur la littérature, ou sa réduction à un discours effectué dans une situation de communication, répondent-elles à de nouveaux besoins culturels ou renforcent-elles la position de certains universitaires, à l'origine de ces nouveaux programmes, dans le champ de la critique ? L'élève n'a-t-il pas à être mis à l'abri de telles modes ou de savoirs trop spécialisés, conformément au " conservatisme " dont parle H. Arendt ? Rappelons les effets dévastateurs des " maths modernes " ou de l'abandon de l'enseignement de la chronologie en Histoire, par engouement pour une école universitaire, si noble fût-elle !

L'idéologie des " réformateurs " vilipende ensuite la dissertation, perçue comme un exercice " prisonnier de normes fossilisées ". L'outrecuidance consiste ici à rayer d'un simple trait de plume dogmatique plus de deux millénaires d'histoire de la pensée, au nom d'un obscurantisme devenu officiel qui se drape des atours de la modernité. Le commentaire composé subit le même procès : ringard, rigide, sclérosé ! On attend une argumentation solide pour démontrer que cet exercice, considéré comme particulièrement formateur depuis longtemps par l'ensemble des enseignants, et spécialement prisé des élèves, soit devenu soudainement si coupable. Je rappelle que c'est cette même idéologie qui, dans les années 70, avait accusé l'orthographe et la grammaire d'imposer leurs " normes fossilisées " à des enfants de la sorte étouffés. Redevenons un instant sérieux et cessons de faire croire à l'élève qu'il peut s'autofonder en se libérant de toutes contraintes, de tous repères, de tout ancrage symbolique – que ce dernier se fasse dans les structures de la langue, de l'histoire littéraire, ou de la pensée.

Quant à l'oral de la future EAF, il y a de la tartufferie à le défendre. Privée de liste de textes, cette épreuve ne pourra que favoriser les " héritiers " de la culture, ceux chez qui la littérature est un sujet courant le soir à table. Ou alors la paraphrase et de vagues remarques technicistes sur la singularité générique des textes seront les nouveaux objectifs de cette épreuve, mais alors qu'on le dise clairement ! L'actuelle liste garantissait plus d'équité, pour les élèves défavorisés culturellement. Leurs efforts, leur travail pouvaient être récompensés, mais aujourd'hui ces valeurs ont mauvaise presse. On parle de " bachotage " ou de " psittacisme ", quand on fait semblant d'oublier qu'une liste de textes garantit, par les révisions qu'elle implique, l'acquisition d'un savoir littéraire, d'un vocabulaire parfois, et qu'il existe une phase d'entretien qui évalue la capacité à dialoguer de l'élève, à entrer dans une conversation, à partir d'un texte littéraire.

Professeur du terrain, (enseignant dans un établissement difficile), j'ai autant compétence pour parler de l'enseignement de ma discipline que des responsables officiels d'association. Je ne parle depuis aucune position idéologique, sans arrière-pensées. Je n'ai pas d'autre intérêt que celui de défendre mes élèves, de leur donner un enseignement qui les élève. Je m'oppose à un prétendu modernisme qui ne vise qu'à adapter l'élève à une sommaire " carte de compétences ", à laquelle devraient se plier les nouvelles épreuves du baccalauréat, quelles que soient les

disciplines : savoir lire un texte, savoir repérer un indice, savoir confronter, savoir passer d'une focalisation à l'autre, etc. Il est vrai que la dissertation, le commentaire composé et l'ancienne discussion sont peut-être trop formateurs, pour un marché du travail qui a intérêt à une dévaluation des diplômes.

Confiant dans le jugement d'un homme de gauche et de culture, je vous prie de recevoir, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon respectueux dévouement.

M. ou Mme X